

## Histoire d'une Française

Jendi 26 décembre.

Après des allées et venues, des marches, pour parler infinis et une première tentative faite en vain pour traverser les lignes turques devant Tchataldja, je suis reparti aujourd'hui à Hadenkent avec l'intention de me rendre à Andrinople si les Bulgares veulent bien me laisser passer. Je voyage en compagnie du colonel Djenal bey, qui commande une des divisions du 2<sup>e</sup> corps d'armée à Nakeskent. C'est un des hommes les plus intelligents que j'aie rencontrés ici, un homme de la trempe de Fethi bey, d'énormes des bons officiers avec que j'ai reçu vécu en Tripolitaine: fermeté de jugement, activité d'esprit, clarté dans les idées, sens critique. Il possède à un haut degré tous ces dons si rares en ce pays.

A Hadenkent, effroyable encombrement d'hommes, de chevaux, de bagages, de ravitaillement, et dans le plus complet désordre.

Puis j'entre à la recherche du général Ahmed Abouk pacha qui doit me faire conduire aux lignes bulgares. Je le trouve ou plutôt son quartier général sans trop de peine.

C'est une petite maison propre, à un étage.

On m'introduit dans une chambre bien tenue, ornée d'un tapis, d'une table portant un vaporisateur, de grossières peintures à fresque sur le mur représentant les vues de Stamboul et du Bosphore.

Le général de haute taille, un peu voûté, portant la barbe, figure bienveillante aux yeux pétillants d'esprit. ---

La moindre maison regorge de soldats qui s'y entassent les uns sur les autres. ---

Je demande aux officiers d'état-major de m'indiquer quelque coin où dormir. Ils veulent bien me permettre de dresser mon lit dans le bureau où ils travaillent. Quant à mon domestique, il s'arrangera pour coucher avec les soldats.

Mais au moment où je rentre au quartier général, un des officiers m'avertit qu'Ahmed Abouk pacha m'a fait chercher un logis dans le village. Un soldat m'y conduit.

Georges Rémond.  
(Correspondant de  
Guerre de l'Illustration)  
Avec les Vaincus  
La Campagne de  
Thrace  
Oct. 1912 - Mai 1913  
Paris 1913  
2. 151 -



J'entre chez un bacal (épiciers grec).

On me fait monter un escalier branlant. Une porte s'ouvre sur une petite chambre où, à ma grande stupéfaction, une dame m'accueille et offre l'hospitalité en si bons termes et en si pur français que je ne pus douter un instant d'avoir affaire à une compatriote.

"Monsieur, je n'ai plus que cette petite chambre qui est moins grande qu'un mouchoir de poche, vous la partagerez avec moi. J'aurais voulu vous offrir celle d'à côté, mais quatre docteurs m'en ont délogée et s'en sont emparés par force."

Mon hôtesse est une femme âgée, aux traits énergiques, aux yeux clairs qui ne doivent pas se laisser intimider.

Et de fait, pour avoir passé la guerre ici, au milieu des soldats, de la bataille, du choléra, il faut un certain courage.

Je m'excuse comme je puis, offre de coucher dans l'escalier ou dans le magasin.

Mais elle insiste, assure que lui suffira de tendre un voile autour de son divan et qu'aussi les convenances du harem seront sauvegardées.

Je lui avoue mon étonnement de rencontrer une Française et dans un tel lieu et dans de telles circonstances.

Aussitôt elle me conte son histoire qui n'est pas sans pittoresque.

"Je suis, Monsieur, fille d'un Français du nom de Renelmann qui vint à C/p. comme soldat durant la guerre de Crimée. Y demeura, la guerre finie, et épousa une Italienne. Je suis née à C/p. Quelques années après, mes parents m'emmènèrent à Paris où j'ai vécu 16 ans chez les siége. Depuis que je suis en Turquie, j'en ai pas cessé de recevoir les lectures pour tous." J'en avais une grande caisse ici, toute pleine, que des officiers, amoureux des lettres françaises, m'ont volée. Je revins en Turquie après la guerre et j'épousai un Italien, M. Romano, Napolitain et violoncelliste qui jouait à ravir de cet instrument. C'était le temps du sultan Hamid. Celui-ci voulait organiser au palais un conservatoire de musique et fit engager mon mari et quelques autres instrumentistes... Puis la Constitution vint qui (râ) chassa du palais. Mon mari mourut de chagrin.

fin de la lettre



"J'avais pourtant quelques petites économies, et j'allai m'établir dans un village de la Mer Noire, à Ienikeni, près de Derkos et de Karabournon, ou la vie ne coûte rien. J'avais une maison pour une livre osmanlie par an; j'élevais des poules, des lapins et j'avais des arbres fruitiers. Mais je souffris trop, au bout d'un an, de la solitude, de l'éloignement de tout et d'être privée des journaux et surtout de mes "Lectures pour tous".

"J'emportai mes poules, mon chat et mes lapins, et vins, l'an dernier, m'établir à Hadenkeni qui est relié avec C.p. par le chemin de fer et où l'on peut avoir quelques rapports avec le monde.

"Je m'associâi avec C. appi épique grec qui possède cette maison et nous fîmes un peu d'affaires avec les paysans de ce village et des environs.

"J'habitais une autre maison voisine d'ici.

"Quand la guerre éclata nous ne croyions jamais que les Turcs seraient battus et que les Bulgares viendraient jusqu'aux portes de C.p. Une nuit une troupe (razou) pénétra dans mon jardin, et ils commencèrent à frapper à la porte disant: "Ouvez, ouvrez." Je compris que la porte allait être enfoncée; alors j'eus à la fenêtre et leur criai: "Vous n'entrez pas; la fin; je suis Française, j'irai réclamer à vos chefs; n'avez-vous pas honte d'avoir pénétré dans la maison d'une femme?" Ils furent stupéfaits d'entendre parler une langue étrangère et s'arrêtèrent; et l'un d'eux, un sous-officier, s'avança et me dit en français: "Pardou, Madame, nous ne voulons pas vous faire de mal, mais voyez, nous sommes très malheureux, il pleut, nous sommes là dans la boue, donnez-nous un abri." J'avais toujours peur qu'ils pillassent tout et qu'ils ouvris pas; ils prirent les planches de mon poulailler et en firent du feu, mais ne tuèrent pas les poules.

"Le lendemain mon associé, M. Siméon Canciloglou, vint dès le matin; il était effrayé, croyant que les soldats avaient pénétré



chez moi. Il ne voulait plus que j'habitasse là désormais et me donna une chambre chez lui. Aussitôt ma maison fut occupée, et mon poulailler acheva de brûler, mais j'avais auparavant vendu les poules. ---

" Mon associé partit pour C/p. Moi je voulus rester seule pour sauver ce qui restait dans la boutique. ---

" Enfin, ayant vendu à peu près toutes mes marchandises et n'ayant plus d'assortiment (car c'est, m'apprit-elle, une des lois de ce négoce que si l'assortiment vient à manquer le client ne se soucie point de ce qui reste et n'achète plus rien) je décidai de partir moi aussi et j'obtins du commandant militaire un fourgon pour emporter ce que j'avais encore de meubles et de denrées. C'était le 16 au soir. Je suis entropiée et ne peux guère me servir d'une de mes jambes, j'avais juste un gamin pour m'aider à transporter mes soixante colis. --- Quand nous eûmes transporté les deux tiers de nos bagages, comme le petit était resté à la garde de ceux que nous n'avions pas encore apportés, on me dit que le train partait; je poussai des cris, mais des employés très grossiers m'insultèrent s'éciant et l'on me mit presque de force dans le fourgon. (Enfer même une vieille dame française ne renoncera jamais à ses septante et sept colis et sept paquets, fût-elle poursuivie par mille démons). --- J'avais allumé une veilleuse, quelques employés étaient montés à côté de moi et l'un me fit des propositions. Je le remisai vertement. Après je ne sais combien d'heures, nous arrivâmes à San Stefano. ---

" Dès le jour de l'armistice je me suis rendue chez Nazim pach pour lui demander de revenir ici.

" Grand Dieu, Madame, que voulez-vous faire à Hademkeni? " —  
 " J'ai là ma maison, je ne sais que devenir ailleurs. " Il m'autorisa à rentrer. Alors mon associé et moi nous avons rapporté ici de l'assortiment et nous faisons des affaires avec les soldats. Le malheur est que l'autorité s'en mêle, nous fait fermer boutique s'il lui plaît, met des tarifs absurdes sur les marchandises, perquisitionne chez nous, empêche de vendre le raki et le cognac. Mais je suis là, j'ai tenu ferme, je parle français à ces gens et cela les intimide. J'avais acheté un drapeau et le planter au-dessus de la porte; un drapeau français, il n'y a pas à dire, cela fait meilleur effet qu'un drapeau italien.

(à modeste)



"Mais voyez! ces docteurs turcs m'ont pris de force ma grande chambre. Je m'étais campée sur la porte et j'avais juré qu'ils n'entreraient pas. Alors l'un m'a dit: Madame, nous ne pouvons pas coucher dehors, dans la boue et sous la pluie, il nous faut cette chambre; si vous ne voulez pas la donner de bon gré, nous appellerons les soldats qui vous enlèveront de force. Ah! j'aurais bien résisté, j'en tiens pas à la vie, mais j'ai pensé qu'on allait piller le magasin, voler les marchandises."

"J'ai cédé, et une fois dans mon autre petite chambre j'ai éclaté en sanglots. Alors, ces docteurs, ils ont été émus tout de même et deux d'entre eux se sont mis à pleurer aussi, et un de leurs soldats, voyant que je ne me calmais pas, est venu m'apporter une pastille de menthe." ---

2.172-3

Mme Romano nous a préparé des boulettes de pommes de terre et une salade de haricots à l'ail, puissante, parfumée, que je mange avec délices.

Après le repas, comptes de samedi soir entre les associés, trois Grecs et la dame.

C'est un beau spectacle. Les trois hommes, l'un d'une maigreur squelettique, à la peau verte, aux traits saturniens, les deux autres diversement gras, aux faces lumineuses, et la Française, celle-ci présidant du haut de son binocle, et les quatre paires d'yeux fixées sur le bas d'or et d'argent, les quatre nez qui le flânent, les huit mains qui le tâtent, les quatre cervaux qui supputent le gain, comptent les parts, cherchant le para, le centime, le piastre qui manque.

Ότι τοι Φαλαγγίον εν νει εαίπετε ο α λαμπρινός Xadimnoï η Mme Romano, δι' επ' αὐτοῖς ἐν τῷ ναυτιλίου τῷ 1914. Εἰς τὴν αἴθρην.